

A. DUMAS - LAMARTINE - DE BALZAC

E. SUE - J. SANDEAU - O. FEUILLET

H. MURGER - TH. GAUTIER - MÉRY

G. DE BERNARD - E. SOUVESTRE

HUGO - G. SAND - A. DE MUSSET

F. SOULIÉ - J. JANIN - A. KARR

A. DUMAS FILS - L. GOZLAN

E. SCRIBE - P. FÉVAL - ETC.



SOMMAIRE

LA COMTESSE DE CHARNY, par ALEXANDRE DUMAS.

LES AILES D'ICARE, par CHARLES DE BERNARD.

GERRIT WITSE, par HILDEBRAND.



Il y a que c'est un vrai louis d'or. — Page 51, col. 2.

LA COMTESSE DE CHARNY

PAR

ALEXANDRE DUMAS (1).

XXXII.

D'ANCIENNES CONNAISSANCES.

Le soir même du jour où monsieur Louis de Bouillé avait eu l'honneur d'être reçu par la reine d'abord, et par le roi ensuite, entre cinq ou six heures, il se passait, au troisième et dernier étage d'une vieille, petite, sale et sombre maison de la rue de la Juiverie, une scène à laquelle nous prions nos lecteurs de permettre que nous les faisons assister.

En conséquence, nous les prendrons à l'entrée du Pont-au-Change, soit à la descente de leur car-

rosse, soit à la descente de leur fiacre, selon qu'ils auront six mille livres à dépenser par an, pour un cocher, deux chevaux et une voiture, ou trente sous à donner par jour pour une simple voiture numérotée.

Nous suivrons avec eux le Pont-aux-Change, nous entrerons dans la rue de la Pelleterie; nous tomberons dans la rue Saint-Jacques, que nous suivrons jusqu'à la rue de la Juiverie, où nous nous arrêterons en face de la troisième porte à gauche.

Nous savons bien que la vue de cette porte, que les locataires de la maison ne se donnent pas même la peine de fermer, tant ils se croient à l'abri de toute tentative nocturne de la part de messieurs les voleurs de la Cité, n'est pas fort attrayante; mais, nous l'avons déjà dit, nous avons besoin des gens qui habitent dans les mansardes de cette maison, et, comme ils ne viendraient pas nous trouver, c'est à nous, cher lecteur ou bien-aimée lectrice, d'aller bravement à eux

Assurez donc le plus possible votre marche pour ne pas glisser dans la boue visqueuse qui fait le sol de l'allée étroite où nous nous engageons; serrons nos vêtements le long de notre corps pour qu'ils ne frôlent même pas les parois de l'escalier humide et graisseux qui rampe au fond de cette allée comme les tronçons d'un serpent mal rejoints; approchons un flacon de vinaigre ou un mouchoir parfumé de notre visage, pour que le plus subtil et le plus aristocrate de nos sens, l'odorat, échappe, autant que possible, au contact de cet air chargé d'azote que l'on respire à la fois par la bouche, par le nez et par les yeux, et arrêtons-nous sur le palier du troisième, en face de cette porte où l'innocente main d'un jeune dessinateur a tracé à la craie des figures qu'au premier abord on pourrait prendre pour des signes cabalistiques, et qui ne sont que des essais malheureux dans l'art sublime des Léonard de Vinci, des Raphaël et des Michel-Ange.

Arrivés là, nous regarderons, si vous voulez bien, à travers le trou de la serrure, afin, cher lec-

(1) Tous droits réservés.